



# Changement des comportements, changement des systèmes, une histoire de poule et

Je vais m'attacher à illustrer cela par le débat un peu éternel, il faut bien le dire, entre comportement citoyen et politiques publiques. Nous avons une culture assez particulière en France. Une culture qui nous vient de loin, avec la Révolution française, je l'ai évoquée, une culture d'une sorte de monopole des instances publiques sur le bien public. Cette culture s'accompagne, quand je la compare à ce que l'on vit dans d'autres pays, avec ce qu'il faut bien appeler une forme de paternalisme vis-à-vis des citoyens.

Souvent, on voit souvent le débat : est-ce aux citoyens ou aux institutions municipales de changer ? Vous le savez : c'est une histoire de poule et d'œuf. D'abord, il y a quelque chose qui est fondamental à retenir : le changement appelle du plaisir. Si le changement se fait à coups de pied au cul, uniquement sous la contrainte, il n'ira pas loin. Si vous regardez ce qui se passe dans les villes qui aujourd'hui réussissent, on ne se pose plus la question de savoir si c'est aux instances publiques, plus lucides, maîtrisant mieux le système, d'impulser le changement, et déplorant la résistance, l'incivisme, ou si au contraire ce sont les citoyens qui bougent et qui se heurtent à l'inertie des structures municipales, à la vétusté de la plupart des débats politiques, à l'incapacité des services publics à se mettre à l'écoute des initiatives citoyennes, qui sont presque ressenties comme une menace à leur monopole.

Les villes qui réussissent sont celles qui disent qu'il faut éprouver du plaisir. Par exemple, quand on décide de faire une démocratie plus participative, il faut que les agents du service public et qui sont impliqués là-dedans vivent le fait que cela ennoblit leur boulot, cela l'enrichit en relations humaines, cela lui donne plus de sens.

Je ne sais pas si vous êtes familiers des études faites sur la question du bonheur, du bien-être, du bien-être au travail. Toutes les études montrent l'importance, ce que l'on appelle la consonance, la convergence entre ce à quoi l'on croit et ce que l'on fait. Vous savez que la plus grande maladie du siècle est la schizophrénie. Il y a d'un côté ce que l'on croit et de l'autre ce que l'on fait, cela ne coïncide pas. Il faut faire pour continuer à bosser. Chaque fois que l'on apporte du sens dans le boulot, on progresse dans le bien-être tout simplement. Chaque fois que l'on impose des contraintes de changement inaudibles pour les gens, on produit du drame. C'est vrai dans tous les domaines.

Les gens souffrent de schizophrénie. Un des éléments de cette schizophrénie est : il y a ce à quoi l'on croit collectivement, et ce que l'on fait. Souvent, j'entends dire dans les collectivités locales : « Les gens sont incohérents. Il y a le discours et il y a la pratique. »

Prenons deux exemples très simples : comment on emmène les gamins à l'école et ce que l'on va acheter au supermarché.

Aujourd'hui, les écoles sont devenues infernales dans certains coins. Ce ne sont plus que des files de bagnoles : au lieu de faire 300 mètres à pied, les gens emmènent leur gamin en voiture parce qu'ils partent au boulot après, il y a plein de raisons. Il y a aussi la sécurité du gamin. Il est évident que chacun peut penser : « Ce serait tellement mieux si devant l'école c'était un espace public, convivial, etc., sauf que les autres y sont allés en bagnole, donc la seule solution est que j'y aille en bagnole. » Un exemple trivial que vous connaissez tous de conflit, avec un désir sincère.

Souvent, les gens attribuent la schizophrénie à de l'hypocrisie. « Bien sûr, il y a les discours généreux mais dans la pratique, c'est le bon vieux consumérisme pur et dur, l'égoïsme le plus féroce. » Malheureusement, c'est plus compliqué que cela. C'est vraiment une tension.

Je prends l'exemple de la consommation. Je crois que maintenant, l'essentiel de nos concitoyens comprennent que la consommation est un acte politique aussi fort que le bulletin de vote et se disent : « A travers la consommation, j'ai un impact, effectivement à l'autre bout du monde sur la planète. » Vous vous souvenez de ce qui s'est passé l'an dernier au Bangladesh, au Rana Plaza : l'effondrement d'un atelier, 1 200 femmes qui travaillaient là-dedans dans des conditions misérables, mortes, et toutes les grandes entreprises de confection où vous achetez quotidiennement les vêtements, prises la main dans le sac.

L'essentiel de nos compatriotes ne sont pas heureux de cela. Ils en sont honteux. Pour autant, demain que font-ils au supermarché ? S'il y a un effort de réflexion collective, une démocratie économique locale pour réfléchir ensemble (que voulons-nous promouvoir ?), à ce moment-là, on va travailler à réduire les coûts, faire de la commande collective, réfléchir à cela. Il y aura des modes d'engagement (vous l'avez sans doute dans

votre ville) : les liens entre une ferme et un groupe de consommateurs avec des paniers de légumes, etc. Tous ces modes nouveaux, qui vous paraissent peut-être microscopiques, sont le signe de changements de la société, de gens qui veulent plus de concordance entre ce à quoi ils croient et ce qu'ils font.

Mais si vous ne menez pas une réflexion collective là-dessus, concrètement, en face de ce rayon de supermarché, la famille moyenne qui est déjà à la limite de la précarité énergétique, va aller au premier prix, tout en se disant : « Si j'avais les moyens, ce serait quand même mieux pour l'écosystème que j'achète du bio. » Sauf que si le bio est traité comme un produit de niche pour bobos, il va être deux fois plus cher et effectivement il sera réservé aux bobos.

J'ai envie de dire que la noblesse de la gouvernance territoriale, c'est précisément cela : construire la réflexion collective pour raccorder les aspirations individuelles et les comportements qui prennent en compte la contrainte collective. Evidemment, c'est vrai pour le traitement des déchets et, bien entendu, pour les systèmes de mobilité, etc.

Retenons de cela : sortons du débat changement des comportements / changement des systèmes, c'est un problème de poule et d'œuf. Adoptons un cheminement où l'on prend très au sérieux l'aspiration des gens à changer, l'aspiration de beaucoup de municipalités à se transformer. Admettons que peu importe qui prend l'initiative, du moment que cela se passe, et trouvons les chemins nouveaux du dialogue pour renforcer cette démarche et renforcer la consonance des choix.